

Les Cahiers
du CRH

Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

24 | 2000
La séduction

Note de lecture

Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses,
ENS Éditions Fontenay/Saint-Cloud, 1998, 228 pages

Caroline Varlet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2002>

DOI : 10.4000/ccrh.2002

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 2000

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Caroline Varlet, « Note de lecture », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 24 | 2000, mis en ligne le 17 janvier 2009, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2002> ; DOI : 10.4000/ccrh.2002

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Note de lecture

Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions Fontenay/Saint-Cloud, 1998, 228 pages

Caroline Varlet

- 1 L'année 1998 compte triple pour « l'histoire des femmes », telle qu'elle se nomme elle-même en France, puisqu'elle voit la publication de trois ouvrages, à la fois bilans des savoirs mais aussi état des questions et des situations scientifiques, venant compléter la série *Histoire des Femmes* dirigée par Georges Duby et Michelle Perrot, chez Plon, entre 1991 et 1992. Ces ensembles assurent la visibilité d'une communauté scientifique soucieuse de liens et de débats internationaux, par la démonstration de la richesse des travaux qui portent la marque des différentes inflexions méthodologiques retenues, et par un aperçu du « vivier » que représentent toutes les générations en présence. Après *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?* (Paris, Perrin, octobre 1998), sous la direction d'Anne-Marie Sohn et de Françoise Thélamon (à partir des actes du colloque tenu à Rouen en novembre 1997) et *Les Femmes ou le silence de l'Histoire* de Michelle Perrot, paru au Seuil ce même mois d'octobre 1998, sort l'ouvrage de **Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes***, fondé sur le texte de son habilitation à diriger des recherches soutenue en 1995, aujourd'hui conduit sous la forme annoncée d'un essai, puisque l'auteur est en même temps acteur de cette histoire.
- 2 Françoise Thébaud se propose trois objectifs :
 - 1. tout d'abord, la nécessaire légitimité de forger non pas tout à fait un bilan de vingt-cinq ans de recherche française en histoire des femmes, mais plutôt d'élaborer « une mémoire nécessaire à tout champ disciplinaire pour aller de l'avant » ;
 - 2. ensuite, le besoin de satisfaire une curiosité personnelle à l'égard des travaux réalisés aux États-Unis afin d'alimenter une prise de recul sur les débats et les interpellations que ces travaux génèrent dans la communauté scientifique et dans les milieux de l'histoire des femmes ;
 - 3. enfin, la volonté de faire connaître ou mieux connaître les recherches en histoire des femmes pour dépasser des préjugés venant des historiens qui, pour une part, sont en retrait par rapport à une histoire des femmes militante, et pour l'autre, tiennent à ranger l'histoire

des femmes bien à l'intérieur, bien au fond d'autres catégories de la discipline historique (histoire des mentalités voire histoire sociale).

- 3 Par l'objet même, se trouvent posées les questions qui sont au cœur des débats de la discipline sur elle-même, d'où une position qui flirte avec le paradoxe, à la fois novatrice et théorisante et aussi marginale quant à la reconnaissance. Pourtant comme poursuivie par sa faiblesse institutionnelle, l'histoire des femmes s'est construite dans le souci méthodologique, et du coup s'est interrogée sur des concepts opérants pour les questions qu'elle se pose.
- 4 Les travaux portent pour l'essentiel sur le XIX^e et le XX^e avec seulement quelques sauts dans l'époque moderne. Bien qu'il y ait peu de dialogue efficient avec les ethnologues et les anthropologues, les travaux sont irrigués par la dynamique de leurs débats, au travers de questions de fond telles que : le critère de sexe ne risque-t-il pas de devenir un facteur explicatif surdéterminant au détriment d'autres types de relations sociales, en masquant les individualités ? Ou bien, faut-il faire une histoire des femmes ou une histoire des relations entre les sexes ? Ou encore, faut-il faire une histoire sociale des femmes ou une histoire des représentations ? Cet ouvrage d'épistémologie nous livre trois moments pour cette histoire des femmes vue de la France : le temps de l'émergence d'un nouvel « objet-sujet d'étude », la phase d'accumulation, la période des débats avec le *Gender* d'Outre-atlantique.

Le temps de l'émergence

- 5 L'émergence de ce nouvel « objet-sujet d'étude » vient de plusieurs circonstances : une prise de conscience, deux impulsions, une ouverture.
 - Le silence de l'historiographie à propos des femmes, à l'exception de quelques célébrités, est éclatant. L'auteur l'attribue au fait que l'histoire se pense et se fait au masculin depuis toujours ou presque et jusqu'à aujourd'hui ou presque, et cela d'autant plus que les objets privilégiés par cette histoire – le politique et l'économique – sont des objets dont sont exclues les femmes. Elle fait par exemple disparaître le rôle tenu par des pionnières pourtant présentes au sein des institutions et à proximité des grands historiens, comme épouses et assistantes.
 - Les choses vont changer dans les années soixante-dix sous l'impulsion de quelques sociologues femmes, qui, s'attachant aux changements induits par la société industrielle, sortent des études sur la famille, seul objet où apparaissent les femmes, pour aller d'une part vers des travaux de synthèse historique sur la condition féminine (en particulier l'univers du travail) et d'autre part vers des enquêtes sociologiques qui cherchent à comparer des mêmes faits sociaux selon les sexes.
 - L'autre impulsion, que l'auteur tient pour décisive, vient du mouvement social des femmes en France, moment de renaissance du féminisme. Ce sont pour partie les intellectuelles engagées dans ce mouvement qui sont aussi historiennes des femmes. Cette collusion est une véritable originalité dans le champ historique français rarement autant lié à un mouvement social (à l'exception peut-être de l'histoire ouvrière faite par des intellectuels proches du parti communiste). Mais la crainte du militantisme et du mélange avec ses acteurs, qui entraînerait une absence de rigueur scientifique fera du tort aux historiennes des femmes, au sein de la communauté historique.

- 6 Dans les années quatre-vingt l'arrivée d'une nouvelle génération d'historiens (troisième génération des *Annales*) porteuse de nouveaux objets, élargit le champ historique aux conduites ordinaires et aux pratiques quotidiennes sous l'influence d'une anthropologie en plein renouvellement théorique. L'observation des cycles de vie met en avant les femmes et le féminin. De même, sous l'influence des travaux de Michel Foucault, les nouveaux centres d'intérêts s'orientent non plus sur les dominants et les formes de leur pouvoir mais au contraire sur les déviants, les exclus, les opprimés, les groupes minoritaires ; enfin tous les ignorés qui n'apparaissent pas en tant qu'acteurs directs de l'événement historique. Les femmes peuvent entrer, pour une grande partie de l'histoire, sociale et politique en particulier, dans cette catégorie. Le premier et principal objet sera le travail des femmes, puis l'histoire du féminisme et de la sexualité en regard de la fonction maternelle. L'auteur considère cette histoire au féminin comme une étape nécessaire sur le chemin de l'histoire des femmes.

La phase d'accumulation

- 7 La nature des travaux accumulés montre une institutionnalisation du courant avec l'instauration de cours spécifiques à l'université et la création d'une revue (*Pénélope*). Mais il s'agit tout d'abord d'un projet de construction de la mémoire féminine par le sauvetage d'archives, la recherche systématique des sources finalement « pas si muettes que ça », papiers personnels qui révèlent les traces de la gestion du quotidien par les femmes, pour « rendre les femmes visibles » en les replaçant dans leurs contextes historiques pour devenir des sujets historiques.

Ces travaux d'histoire au féminin s'orientent dans deux directions :

- Dans la première, il s'agit de chercher les racines de la condition féminine en recherchant les héroïnes, en opposant la grande majorité des femmes victimes de l'ordre masculin et la petite minorité de rebelles (féministes, grévistes ou révoltées), en se fondant sur des textes normatifs (religieux, juridiques, médicaux, ou pédagogiques), des textes réglementaires (règlements d'atelier, de prison, de couvent...), des textes littéraires ou encore des témoignages.
 - La seconde direction se propose de saisir les femmes comme acteurs de l'histoire (faire apparaître une identité féminine) en étudiant pour le XIX^e siècle des sociabilités féminines et leurs lieux (lavoirs, marchés, couvents...) ainsi que des formes d'intervention publiques des femmes, de l'émeute de subsistance à la grève, de la révolution au féminisme, et pour le XX^e siècle, en s'intéressant aux associations féminines et aux professions soignantes et à celles du social.
- 8 Ainsi l'exemple d'une histoire du travail au féminin qui devient une histoire des activités féminines : l'ouvrière n'est plus la seule figure historique de la travailleuse. À travers la notion de professionnalisation – d'une part, des fonctions jusqu'alors considérées comme naturellement dévolues aux femmes : aide, soin, pédagogie, médiation sociale sont désormais synonymes de nouveaux métiers diplômés (infirmière, assistante sociale...), d'autre part du statut de mère au foyer – est interrogée l'association du statut familial et du travail, du travail salarié et du travail domestique, posant la question de la validité de l'émancipation des femmes par le travail.
- 9 Les objets vont principalement de l'individualité féminine aux rôles féminins, avec des nuances tenant compte des particularités nationales : aux États-Unis – les femmes et leurs

corps, féminisation d'institutions, politique sexuelle ; en Italie – en liaison avec la micro-storia qui privilégie les thèmes du privé, du personnel et du vécu ; en Allemagne – histoire du quotidien et place des femmes dans le nazisme, en France – outre le travail, les luttes, la famille, on voit apparaître l'éducation, le corps féminin, son entretien, ses fonctions (maternité, statut de mères de filles-mères...), son langage, le pouvoir médical (travaux de Françoise Thébaud) et une histoire du corps des femmes par des auteurs non exclusivement féminins.

- 10 Le bilan de cette phase d'accumulation est contrasté entre des acquis intellectuels et des résistances institutionnelles. Du côté des acquis, en premier lieu, les femmes retrouvent un passé, glorieux ou non (travaux sur les femmes et les nationalismes, les femmes et la guerre), elles ont une histoire, et l'Histoire en sort enrichie. En second lieu, la remise en cause conjointe des périodisations historiques traditionnelles de l'histoire (montrant en creux l'absence de pertinence pour la condition féminine de certaines coupures significatives de l'historiographie) et de certaines des catégories construites sur des dichotomies telles que travail/famille ou privé/public, peut conduire à des réinterrogations au sein de la discipline historique dans son ensemble.
- 11 Du côté des résistances, les institutions hésitent devant une histoire des femmes qui apparaît comme un particularisme ou une spécialisation inutile. En 1980, ces travaux sont encore absents des bilans de la recherche historique rédigés par les institutions. L'auteur y voit quatre causes : la centralisation de l'Université française, la revendication par la discipline historique d'un discours objectif et universel, le fort taux de masculinité des élites intellectuelles, et, enfin, le refus des chercheuses d'adopter une stratégie séparatiste devant la crainte de créer un ghetto intellectuel et institutionnel, de forger un champ d'études et des cursus tolérés mais dévalorisés et sans influence sur la discipline.
- 12 Les historiennes des femmes préfèrent, en France, s'engager plutôt dans des voies moyennes entre le séparatisme et l'intégration, à la différence des historiennes américaines, proches du militantisme, qui ont opté pour une stratégie de conquête offensive, sollicitant le gouvernement et les fondations privées pour vaincre les résistances académiques, ce qui leur a permis de constituer des structures de visibilité facilitant l'insertion des nouvelles recrues et la création de cours dans les départements d'histoire (dans un contexte général de développement des études sur les minorités).

Des doutes et interrogations à une nouvelle pratique

- 13 Interrogations et propositions émergent de textes de synthèse portant sur la critique des objets, méthodes et effets de l'histoire au féminin : pages d'Arlette Farge dans *Le Débat* (1983) ; actes du colloque de Saint-Maximin publiés en 1984 sous le titre *Une histoire des femmes est-elle possible ?* ; et enfin, article collectif dans les *Annales* (Dauphin et alii) en 1986 *Culture et pouvoir des femmes : essai d'historiographie* qui « marque la première tentative de dialogue avec la prestigieuse revue et avec son mode d'analyse, à dominante anthropologique, des rôles sexuels. »
- 14 Que faire du féminisme ? comment le considérer par rapport à l'histoire des femmes ? il y a des travaux en France de tentatives de définition, de classification des différentes tendances, de chronologie mais rien de comparable avec le débat qui, aux États-Unis, opposent depuis trente ans les tenants d'un féminisme « relationnel » européen (en particulier français) et d'un féminisme « individualiste » anglo-américain. Cependant les

travaux français n'ont pas négligé la « quête d'identité » que constitue le féminisme, ils témoignent pourtant aussi d'une inscription de l'histoire du féminisme dans l'histoire politique tout autant que dans celle des femmes.

Peut-on écrire l'histoire d'une catégorie de sexe, avec ses événements et sa chronologie propre ? oui, cela est possible, avec quelque ingéniosité. » Mais si on veut que cela soit davantage qu'un ajout, un simple appendice à l'histoire générale, comme un chapitre annexé, il faut que la « question majeure [devienne] celle de la différence des sexes, celle du rapport entre les sexes, compris comme un rapport social qui est à la fois effet et moteur de l'histoire, qui fonctionne à tous les niveaux de réalité et de représentation et dont on peut comprendre les rouages et marquer les spécificités selon les systèmes historiques. »

- 15 On ne peut faire l'histoire de la femme, « le singulier est à proscrire pour sa connotation d'une essence féminine, d'une figure quasi-intemporelle et même d'une condition immuable ». Même les catégories plus fines telles que « la femme communiste », « la bourgeoise », « la catholique » semblent trop monolithiques.
- 16 L'usage du couple domination masculine/oppression féminine, femmes victimes de la misogynie/femmes rebelles à l'ordre masculin, ou le face-à-face dominant/dominé qui évite de confronter condition féminine et condition masculine (ignorant par exemple la (es) violence(s) dont l'homme est l'objet), dit peu de choses sur le fonctionnement de la domination (médiations concrètes et symboliques ? articulation de ces médiations au contexte et changeant avec lui ?), et rien sur ses causes. Ces oppositions ne rendent pas compte des systèmes de compensation qui expliquent les parts de consentement et les formes particulières de la résistance des femmes qui s'exprime moins dans l'affrontement direct que dans la ruse, le contournement, le compromis. Développée aux États-Unis contre une approche « politique » (victimes/rebelles) qui renseigne finalement peu sur la vie de la grande masse des femmes, l'approche culturelle des sexes qui s'intéresse aux attitudes, croyances et codes, suscite depuis 1975 de multiples recherches sur une culture spécifique des femmes et leur conscience de groupe. En France, elle accompagne le succès de l'histoire culturelle des représentations, qui examine de nouvelles sources, et met en avant des espaces de liberté et de relations entre femmes. Le danger, que constitue l'accréditation de l'idée d'une sphère féminine spécifique, vient aussi de la construction même de cette spécificité, qui tend à produire de la discrimination par la culture surenchérisant sur les relations de pouvoirs.
- 17 Ainsi « l'histoire des genres » n'est-elle pas cette pensée mécaniste qui lierait, par un déterminisme rigoureux, système de pensée et comportements sociaux des hommes et des femmes ; les développements postérieurs à l'histoire au féminin participent de la réflexion, au cœur de la démarche historique, sur les rapports entre réel et représentation.

Le gender et ses débats

- 18 Le terme français de « genre » reste peu utilisé en histoire et a encore aujourd'hui une très faible visibilité intellectuelle, malgré les colloques et revues (1988-1991) qui ont tenté d'explicitier la notion et la distinction sexe/genre. Mais si le terme passe difficilement, les apports méthodologiques de la notion sont bel et bien intégrés, notamment pour

dépasser le reproche de marginalité et de trop grande spécialisation fait à l'histoire des femmes.

- 19 Peu ou mal utilisé en France, il l'est maintenant peut-être trop dans le monde anglo-saxon où il devient presque générique, courant le risque de se vider de son sens, tantôt « sexe » ou « femmes » ou opposé à ces termes... De façon corollaire, on notera plusieurs acceptions du concept de *Gender* au sein d'un large et vif débat qui oppose aux États-Unis essentiellement les historiennes qui se réclament du post-structuralisme et une approche « science sociale » du *Gender*.
- 20 À l'origine de ce développement conceptuel on trouve la mise en évidence, par deux auteurs anglo-saxons successifs (R. Stoller, 1968 puis A. Oakley, 1972), de la différence entre sexe et genre. « Le premier terme fait référence à la nature, aux différences biologiques entre hommes et femmes, mâles et femelles ; le deuxième renvoie à la culture et concerne la classification sociale et culturelle en masculin et féminin. Le genre est en quelque sorte « le sexe social » ou la différence des sexes construite socialement, ensemble dynamique de pratiques et de représentations, avec des activités et des rôles assignés, des attributs psychologiques, un système de croyances. Le sexe est perçu comme un invariant, tandis que le genre est variable dans le temps et l'espace, la masculinité ou la féminité – être homme ou femme ou considéré comme tel(le) – n'ayant pas la même signification à toutes les époques et dans toutes les cultures ». Fondamentale pour le féminisme dans son combat contre le déterminisme biologique, cette distinction ouvre, pour l'histoire des femmes, dès 1974 aux États-Unis, la porte à l'histoire des rapports de sexe, à une histoire moins descriptive et plus analytique.
- 21 Pour les historiennes françaises, un effort de définition s'impose par rapport à ce concept. Il en résulte une méthode d'étude du genre avant tout fondée sur la comparaison : comparer les situations des hommes et des femmes à tous les niveaux et à travers toutes les sources possibles, « toujours rapporter l'évolution de la condition féminine à celle de la condition masculine, travailler sur les processus plus que sur l'état des choses ». L'histoire des femmes s'interroge plutôt désormais « sur l'évolution du *Gender System*, à la fois ensemble de rôles sociaux sexués et système de pensée ou de représentation définissant culturellement le masculin et le féminin et façonnant les identités sexuelles ».
- 22 La différence des sexes est « non seulement variable historiquement mais [... aussi] le produit de relations de pouvoir inscrites dans le langage. » Cette attention particulière au langage va occasionner des orientations divergentes entre, d'une part, la *Gender History* et, d'autre part, le *Gender* à la française.
- 23 La *Gender History*, tout en soulignant – dans le sillage de l'historienne américaine Joan Scott, considérée comme la théoricienne –, la nécessité de dépasser les trois dichotomies sexe/genre-égalité/différence-autonomie/intégration qui structurent depuis les années quatre-vingt les études sur les femmes, est productive sur quatre points :
- 1. la notion de genre reconsidère des questions soulevées par l'histoire des femmes ;
 - 2. elle « implique qu'il n'y a de sexe que féminin et rend les hommes visibles comme êtres sexués » (d'où le développement des *Men's Studies* chez les anglophones, très peu présentes en France) ;
 - 3. elle reconsidère « dans une perspective sexuée les événements et phénomènes historiques, contribuant ainsi à l'explication de problèmes généraux et à une réécriture de l'histoire » ;

- 4. « elle doit reconnaître, comme toute histoire relationnelle qui ne se bouche pas les yeux, l'existence d'autres types de relations socioculturelles que le rapport entre les sexes ».
- 24 Ici est rejointe « l'histoire sociale qui pense en termes d'appartenances multiples et d'identités complexes. [...] Dans un contexte donné en effet, un groupe ou un individu peut revendiquer, comme choix politique et identitaire, une appartenance prioritaire. [...] Il y a des moments ou des lieux où telle catégorie peut être déterminante » ou « un groupe peut être sans le vouloir désigné et assigné à une identité de sexe. Se pose alors la question de la pertinence du genre comme catégorie d'analyse et la nécessité de le confronter à d'autres préexistantes. Et d'abord à celle qui a dominé l'histoire sociale : la classe ».
- 25 Aux États-Unis, ces questions autour de genre et classe sont articulées avec la notion de race ou plutôt avec les constructions sociales et culturelles de race et d'ethnicité. De nombreuses historiennes, ayant souligné depuis une quinzaine d'années que ces constructions brisaient l'unité du sexe féminin en interdisant toute généralisation sur « les » femmes, contestent le modèle uniracial des années soixante-dix, qui posait surtout comme universel l'expérience des femmes blanches des classes moyennes. Ainsi aujourd'hui, le « tryptique "gender, class, sexe" – l'ordre peut varier – apparaît, du moins dans les intentions, comme un cadre d'analyse quasi obligé de toute recherche en histoire des femmes. » En histoire européenne, en découle toute une série de travaux sur le racisme (notamment sous le régime nazi, femmes allemandes et holocauste...).
- 26 Les critiques qu'a suscité la *Gender History* sont de trois ordres : l'histoire générale lui reproche de tout regarder à travers un prisme déformant ; l'histoire des femmes version études féminines (*Women's History*) craint de voir les femmes rendues à nouveau invisibles, et que s'éloigne la tâche fondamentale qu'est l'analyse de l'oppression des femmes ; des historiennes françaises mettent en garde contre l'utilisation du concept de genre sans confrontation, l'analyse des représentations gommant les singularités des sujets.
- 27 La deuxième orientation, *Gender à la française* est surtout présentée à travers l'ouvrage collectif *Histoire des femmes*, comme une tentative de synthèse des travaux des vingt dernières années, avec un succès éditorial inattendu et de multiples traductions (États-Unis, Pays Bas, Espagne, Portugal, Allemagne, Japon).
- 28 Les critiques – révélatrices des débats et des positions des différents courants, émanent essentiellement des collègues américaines – sont de trois ordres : féministes, professionnelles, intellectuelles.
- 1. Dans le premier registre, elles trouvent « scandaleux » que cette entreprise n'ait pas été totalement « fémininement » autonome et que des hommes soient présents jusque dans la codirection ; d'autre part le choix de l'Occident (Europe de l'Ouest et États-Unis) est considéré comme un minimum, puisqu'en sont exclues toutes les femmes qui ne sont pas blanches, de classes moyennes, et invite à revisiter la tendance d'un regard trop homogène sur la société française.
 - 2. En ce qui concerne les reproches professionnels, elles trouvent bien « français » le choix de la longue durée, qui reprend en fait les découpages classiques chronologiques de l'histoire et des autres grandes séries précédentes (*Histoire de la France rurale*, *Histoire de la vie privée...*), gommant les moments clés d'une histoire qui a d'autres chronologies. Elles critiquent aussi la faible représentation des auteurs américains alors qu'ils sont, d'après elles, souvent les meilleurs.

- 3. Enfin, les critiques d'ordre intellectuel les amènent à souligner le paradoxe d'un projet ambitionnant une envergure générale mais qui travaille à partir d'un point de vue bien français : prédominance des sujets européens (et donc défaut de représentativité) et éclectisme de l'ensemble qui ne s'articule ni autour d'un axe unique ni autour des questions qui préoccupent les historiennes américaines, les soixante-douze auteurs de *Histoire des femmes* n'étant, notamment, pas tous au même point de réflexion par rapport à la notion de *Gender*. Les américaines post-structuralistes ont contesté la possibilité d'une histoire générale des femmes, en exprimant la crainte de voir s'ériger par là un canon de référence obligée en histoire des femmes (qui figerait trop les choses et, de plus, à partir de l'extérieur).
- 29 En fait, il semble que le projet, pas assez ferme en apparence, donne une image ambiguë, allant d'une volonté d'entreprise universalisante, « synthèse » raisonnée des travaux, à, au mieux, un choix affirmé et exclusif de certaines questions, au pire à un rassemblement des travaux disponibles, le refus probable de servir de tribune aux puissantes voix des États-Unis exaspérant les critiques américaines. Ce débat sur la mise en œuvre du projet donne, au final, un reflet en creux des préoccupations françaises que résume Françoise Thébaud. « Si la réflexion est bien présente, il n'y a pas dans la collection de ligne préétablie, seulement quelques convictions partagées et explicitées dans l'introduction générale : les femmes ont une histoire qu'il est légitime d'écrire ; l'évolution de l'imaginaire sur les femmes et la pensée de la différence des sexes est une question majeure qui ne doit pas faire oublier les réalités et les pratiques comme la mise au jour de sujets actifs ; les relations entre les sexes « à tous les niveaux de la représentation, des savoirs, des pouvoirs et des pratiques quotidiennes », (Duby/Perrot) sont la dimension indispensable à l'écriture d'une histoire des femmes. »

La critique du genre

- 30 Contre Jacques Rancière qui dénonce *Histoire des femmes* d'avoir « abusé de ce mauvais ciment des représentations » (représentations comme masque empêchant de penser la réalité et sa recherche), Roger Chartier expose que « loin d'éloigner du « réel » et de n'indiquer que les figures de l'imaginaire masculin, les représentations de l'infériorité féminine, inlassablement répétées et montrées, s'inscrivent dans les pensées et les corps des uns et des autres » organisent la réalité et le quotidien. Puisque la différence sexuelle est toujours construite par les discours qui la fondent et la légitiment, la tâche de l'histoire est « d'identifier, pour chaque configuration historique, les mécanismes qui énoncent et représentent comme une « donnée naturelle » la division sociale des rôles et des fonctions » mais elle est aussi d'analyser la relation entre pratiques discursives et systèmes non discursifs. Il met alors en garde contre les tentations du *Linguistic Turn* qui « finit par oublier qu'il existe des positions ou des intérêts sociaux extérieurs aux discours. »
- 31 L'auteur fait alors une parenthèse sur l'impact du débat sur le *Linguistic Turn* et le *Gender* post-structuraliste. Il s'agit de la récupération de travaux de philosophes français, Foucault, Derrida et Lacan constituant une critique de la culture moderne fondée sur des grands récits de légitimation basés sur une temporalité linéaire et l'idée de progrès (par exemple marxisme et féminisme). Cette critique a poussé l'histoire sociale à évoluer vers l'histoire culturelle, et va être marquée par l'analyse linguistique et la critique littéraire. Ce mouvement a beaucoup séduit aux États-Unis, où l'on est toujours friand d'approche

culturelle. Gérard Noiriel a montré la dérive de ce débat intellectuel aux États-Unis, où le *Linguistic Turn* finit par devenir dans le contexte de concurrence féroce des universités américaines, une machine de guerre contre les historiens sociaux.

- 32 « Le post-structuralisme, qui pose toutes les catégories d'analyse comme contextualisées et contingentes, propose d'analyser le genre comme des processus littéraires et philosophiques, au lieu de prouver l'opposition binaire masculin-féminin, il cherche à comprendre comment s'est établie cette opposition, au lieu de supposer une identité préexistante « femmes », il s'intéresse aux processus de sa construction ». « L'histoire post-structuraliste entend montrer comment fonctionne le langage dans la construction de l'identité sociale, mais aussi comment les idées se convertissent, à travers le langage en réalités sociales. Cette question oppose ceux qui affirment la transparence des faits (on les trouve dans des archives) et ceux qui soutiennent que toute réalité est interprétée et construite [et] que le monde est un texte. »

En conclusion : le paradoxe français entre richesse et délicatesse

- 33 Ce livre peut être destiné à un usage interne au champ disciplinaire de l'histoire des femmes, mais aussi comme une ouverture au débat avec les historiens en général. Il relève ainsi les directions prometteuses de la recherche en histoire des femmes tout en proposant une analyse de ses modes de fonctionnement. Si les premières ne laissent aucun doute sur leurs intérêts et leur richesse stimulante, les seconds conduisent par leurs aspects paradoxaux à des réflexions circonspectes qui touchent à l'avenir de l'histoire des femmes et invitent à une vigilance active.
- 34 Trois thématiques constituent l'actualité des travaux et appellent des développements futurs :
- 1. la question de la valeur et de la richesse des femmes, parfois infléchie vers leur rôle économique ;
 - 2. le facteur religieux (univers de congrégations féminines, féminisation du catholicisme au XIX^e siècle, sexualité, contrôle des naissances et catholicisme) ;
 - 3. la sexualité appréhendée au travers des comportements intimes des couples mais aussi des violences sexuelles (harcèlement, guerres...).
- 35 Françoise Thébaud voit un contraste paradoxal apparaître entre cette production bien vivante et la situation institutionnelle encore aléatoire. Un premier paradoxe, le plus apparent, « oppose la richesse des développements historiographiques à la fermeture des institutions universitaires et de recherche qui s'exprime par un refus de reconnaître l'existence de ce champ disciplinaire et d'en faciliter le développement ». Le deuxième paradoxe oppose les réticences françaises et la relative ouverture des institutions internationales ou européennes : le rapport « masculin-féminin » étudié dans les grandes mutations historiques constituait pour la première fois un des trois thèmes majeurs du 18^e Congrès international des sciences historiques tenu à Montréal pendant l'été 1995. Enfin, le troisième paradoxe est que « la diffusion du *Gender* s'accompagne de mouvements divergents qui, intégrant la dimension du genre, ne doivent pas être considérés comme des retours en arrière : le rappel de la domination masculine et l'attention au féminin, voire au corps des femmes. »

- 36 La mise au jour d'un caractère qui peut expliquer les apparentes relégations de l'histoire des femmes tient dans la négligence d'une dimension du métier d'historien « mise au jour par Gérard Noiriel derrière Max Weber : l'exercice du pouvoir qui, bien que non dit, permet seul, au delà des activités de savoir et de mémoire, la structuration et la légitimation d'une discipline universitaire. Alors qu'en constant renouvellement, l'histoire est faite et enseignée par des historiens qui ont gagné puis oublié leur combat de légitimité en France. [...] L'histoire des femmes dans son ensemble n'a pas compris que, comme l'écrivait André Burguière à propos des *Annales* « tout projet scientifique est inséparable d'un projet de pouvoir » ».
- 37 Trois causes de cette négligence peuvent être relevées : la crainte de créer un ghetto intellectuel, les difficultés que les femmes entretiennent de par leur histoire et leur statut social avec l'exercice du pouvoir, les réticences du féminisme français envers toute forme d'institutionnalisation et son inaptitude à poser la question du pouvoir, plus les conflits entre les « intégrées dans les institutions et les exclues par choix ou par nécessité ».
- 38 Pour Françoise Thébaud, cette négligence prête un flanc dégagé à la critique. De celles venant des historiens, la non-scientificité (ce n'est pas de l'histoire) et le caractère désuet (la problématique de la différence sexuelle est maintenant utilisée par tous, en dehors de toute référence explicite au féminisme), la seconde est à la fois plus rare et plus insidieuse : outre le fait qu'elle ne semble pas correspondre à la réalité historiographique, elle invoque l'objectif final de l'histoire des femmes (prise en compte du paramètre sexué par l'histoire générale) pour mieux s'en emparer en décrétant la meilleure manière de faire, retirant à ce domaine toute existence et légitimation. Avec pour conséquence le danger d'une asphyxie du milieu par le non renouvellement des étudiants. Aussi l'auteur propose d'œuvrer à l'enrichissement du savoir historique dans le sens d'une plus grande impartialité de jugement dans l'interprétation historique, grâce aux questions croisées que l'histoire des femmes pose sur la société, non pas à partir d'un « point de vue [...] qui prétendrait à toute la vue » mais plutôt en laissant « l'histoire des femmes infiltrer les formes habituelles du savoir [et en la laissant] en même temps, exprimer toutes ses potentialités, l'enjeu en [étant] sans doute la production et la transmission d'une culture mixte, choix majeur de société à l'aube du XXI^e siècle. »
- 39 Ce qui frappe à la lecture de cette somme historiographique critique et désormais absolument incontournable, c'est la fertilité des questions, la vivacité de débats productifs qui entraîne le foisonnement des lieux et des formes de discussion.
- 40 C'est aussi la possibilité d'apprécier les modes de construction des disciplines scientifiques dans et par le débat, ainsi que par la hiérarchisation des questions et des méthodes.
- 41 C'est enfin la satisfaction de disposer d'un ouvrage qui décortique des savoirs mais aussi et presque surtout des pratiques scientifiques qui font immédiatement débat dès qu'on les effleure (j'en ai fait personnellement l'expérience à plusieurs reprises) et qui permet de trouver toute la matière nécessaire pour se construire un avis sur le sens que l'on peut trouver à l'opposition entre les méthodes américaines et françaises, point dur générateur de polémique.
- 42 Vingt-cinq années de travail, c'est aussi, peut-être, le début de l'âge adulte après les passions de l'adolescence, qui va permettre de passer de la polémique à la controverse, ce qui ne veut pas dire tomber dans l'autoflagellation, démontrant la consolidation des positions sérieuses entre ou hors la militante et la victime. Car l'enjeu majeur que ce texte

fait bien apparaître est une affaire de stratégie à adopter devant la double poussée contradictoire des développements dynamiques de « l'histoire des femmes » en France et des résistances qu'elle rencontre encore. Mais quel autre champ scientifique au moment de son émergence s'est-il vu poussé et aidé ? Il me semble que tous ont dû conquérir de haute lutte leur légitimité à coup de travaux clé et d'occupation de position, de terrain, de poste.

- 43 Il ne faut pas craindre d'affirmer sa position, puisque qu'elle est aussi rigoureusement scientifique que toutes les autres dans le champ de l'histoire, en démontant avec circonspection, terme à terme, les assertions critiques. On peut utiliser l'offensive pour discuter les critiques, plutôt que de répondre en se laissant déstabiliser. Et tant pis si la situation américaine n'autorise pas assez de recul à certaines de ses historiennes pour pratiquer la critique constructive. Accepter le débat est déjà plus que largement pratiqué par les historiennes des femmes, elles l'ont montré à chaque moment de leur travail, mais de là à laisser libre cours aux donneurs de leçons...
- 44 En prenant la vivacité des polémistes américaines, la fermeté de leurs théoriciennes et la profondeur analytique des nôtres pour construire une branche de l'histoire, il faut encourager les travaux qui font sortir du particularisme selon la façon suggérée par Alain Corbin dans sa préface, montrant comment les rapports de sexe se mêlent à d'autres pour éclairer le jeu des rapports sociaux. Cela ne fait en rien disparaître les femmes et on peut poursuivre des études centrées sur des questions spécifiques si l'on respecte en parallèle la conduite de travaux qui montrent l'impact de cette variable sexe. L'utilisation des acquis méthodologiques du *Gender* permet de construire les questions sous l'angle même des rapports sociaux. Mais tout cela, les travaux « d'histoire des femmes » en cours, en France, font la preuve qu'ils l'ont déjà intégré.